

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
dirigée par Paul Virilio

Le Futurisme de l'instant

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

VITESSE ET POLITIQUE, 1977.
DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.
L'HORIZON NÉGATIF, 1984.
LA MACHINE DE VISION, 1988, 1994.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.
L'ÉCRAN DU DÉSERT, 1991.
L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, 1993.
L'ART DU MOTEUR, 1993.
LA VITESSE DE LIBÉRATION, 1995.
UN PAYSAGE D'ÉVÉNEMENTS, 1996.
LA BOMBE INFORMATIQUE, 1998.
STRATÉGIE DE LA DÉCEPTION, 1999.
LA PROCÉDURE SILENCE, 2000.
CE QUI ARRIVE. *Naissance de la philofolie*, 2002.
VILLE PANIQUE. *Ailleurs commence ici*, 2004.
L'ACCIDENT ORIGINEL, 2005.
L'ART À PERTE DE VUE, 2005.
L'UNIVERSITÉ DU DÉSASTRE, 2007.
BUNKER ARCHÉOLOGIE, 2008.

Chez d'autres éditeurs

L'ESPACE CRITIQUE, Christian Bourgois, 1984.
LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA I,
Éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984, 1990.
L'INERTIE POLAIRE, Christian Bourgois, 1990.
CYBERMONDE, LA POLITIQUE DU PIRE, Textuel, 1996.

Paul Virilio

Le Futurisme
de l'instant

Stop-Eject



Galilée

© 2009, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris

application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre fran-
d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 978-2-7186-0778-7 ISSN 0335-3095

www.editions-galilee.fr

De par sa plénitude l'avenir est propagande.

JOSEPH BRODSKY

Stop-Eject

Loin d'ici voilà mon but.

FRANZ KAFKA

Un rapport, publié en 2007 par Christian Aid (ONG britannique), estime à près d'un milliard le nombre des futurs migrants de l'environnement. D'après ce document, 645 millions de personnes devraient, d'ici une quarantaine d'années, se déplacer à cause de grands projets tels que l'exploitation minière intensive ou la construction de barrages hydroélectriques ; 250 millions, en raison de phénomènes de réchauffement climatique, d'inondation ou de submersion du sol littoral ; et, enfin, 50 millions, au moins, pour fuir les conflits engendrés par ces bouleversements catastrophiques du repeuplement démographique de la planète.

Devant cette crise migratoire sans précédent, incomparablement plus grave que l'immigration de l'âge industriel – et que certains dénomment l'*offensive migratoire* du troisième millénaire –, la question de l'urbanisation du monde contemporain se trouve posée en des termes qui remettent en cause la distinction classique entre SÉDENTARITÉ et NOMADISME.

En effet, après l'ère multiséculaire du *stationnement* durable dans les quartiers d'un cadastre urbain qui devait, dans l'Antiquité, introduire le « droit de cité » de la localisation politique et, enfin, l'« État de droit » des nations, c'est l'ère de la *circulation* habitable qui débute avec cette délocalisation transpolitique remettant en question la géopolitique du peuplement de l'âge de la globalisation. Et cela à l'instant précis où, grâce aux télétechnologies de l'information, le *sédentaire* demeure partout chez lui et le *nomade* nulle part, en dehors de l'hébergement provisoire d'une transhumance désormais sans but, non seulement entre les divers pays mais au sein d'une même patrie et d'un même territoire où les camps de réfugiés succèdent non pas aux BIDONVILLES de naguère, mais aux VILLES, la mégalopole des exclus de tous bords venant concurrencer celle, bien réelle, des inclus de l'OUTRE-VILLE.

L'exotisme du malheur venant ainsi à la ren-

contre de celui du bonheur touristique, on imagine aisément l'ampleur du télescopage de ces populations désarrimées de leur urbanité, comme hier de leur ruralité coutumière, et l'accident d'une circulation devenue globale et non plus locale, comme jadis, à l'époque des grandes invasions.

Autorisés à voyager depuis 1997, les Chinois étaient, l'an dernier, 37 millions à quitter leur pays. Après les Jeux olympiques de 2008, gageons qu'ils seront peut-être 70 millions de touristes...

Observons, à ce propos, qu'il existe depuis longtemps, en Chine, *une population flottante* de près de 100 millions de paysans démunis qui errent à la recherche d'un emploi et échouent le plus souvent dans les grandes gares du pays, comme l'indique Chen Guidi Wu Chuntao : « Barrer la route des villes aux paysans a été mis en place, avec le plan d'approvisionnement en céréales à la fin des années 1950, avec l'instauration du PERMIS DE RÉSIDENCE – le *hukow* – par Mao Tsé-toung, qui divise la société en deux classes : les urbains et les ruraux. [...] Dorénavant, *la ville et la campagne seront comme des véhicules circulant sur des pistes séparées*¹. »

1. Chen Guidi Wu Chuntao, *Les Paysans chinois d'aujourd'hui*, Bourin, 2007.

Après le stationnement « durable » du peuplement de l'histoire du passé, la circulation « habitable » ouvre de vertigineuses perspectives en matière de repeuplement planétaire.

Ayant perdu son hinterland rural, après ses faubourgs, la MÉTACITÉ de demain ne résistera pas très longtemps à la pression démographique du OUTLAND, à l'exode d'un peuplement sans espoir de retour à la sédentarité de la *ville libre* des origines.

On imagine mal, en effet, l'avenir radieux du « développement durable » devant ce charivari de moyens de communications et de télécommunications progressistes certes, mais bien incapables de faire face à la tragédie transpolitique de l'écologie, à l'effet de serre *atmosphérique* du climat terrestre, comme à celui *dromosphérique* de l'exode massif des foules désœuvrées.

Ici, ce n'est donc plus l'INSTANT-CITY des futuristes anglais qui s'impose à l'esprit des bâtisseurs, mais plutôt le NON-STOP CIRCUS, la croisière au long cours des exilés de l'externalisation. « Guerre de tous contre tous », ultime figure d'une sorte de *guerre civile de mouvement* qui succéderait ainsi à l'ancestrale *guerre de siège* de la commune ou des banlieues défavorisées.

De fait, nous assistons là, au début de ce troisième millénaire, à l'émergence d'une forme ab-

solument inconnue d'exterritorialisation du potentiel humain susceptible d'interdire bientôt toute possibilité d'un quelconque *potentiel urbain*, qui déboucherait, cette fois, sur une forme nouvelle d'EX-CENTRICITÉ, où la quête d'une EXOPLANÈTE, d'un OUTRE-MONDE de substitution à l'ancien trop pollué, se doublerait, ici-bas, de celle de l'OUTRE-VILLE, sorte de plateforme logistique dont l'aéroport, le port et la gare n'étaient jamais que des modèles réduits.

Faisant ainsi l'impasse sur le droit du sol de la géopolitique comme sur la persistance historique des sites, la *révolution de l'emport* viendrait parachever celle des transports, la *révolution des transmissions* aboutissant à ce PLANISPHERE interactif susceptible, nous dit-on, de suppléer à la trop étroite BIOSPHERE et à ses cinq continents, grâce aux performances informatiques d'un continent virtuel celui-là, la grande colonie cybernétique succédant aux empires de jadis.

*

EMERGENCY EXIT : si l'événement majeur, pour les anthropologues du moment, c'est la croissance démographique des siècles derniers (1,5 milliard d'individus en 1900 et 6 milliards en l'an 2000) couplée à l'essor des transmissions

instantanées et du transport supersonique, c'est demain un milliard de déplacés, de déportés de tous bords qu'il faudra envisager de reloger et ceci, en moins d'un demi-siècle, ce qui semble tout bonnement impossible à réaliser, à moins d'abandonner la cité, *la ville libre*, pour en revenir aux campements, à la précarité des « cités de transit ».

En 1900, un habitant de la planète sur dix était citadin : l'*exode rural* battait son plein en Occident. Aujourd'hui, c'est un habitant sur deux, autrement dit quatre fois plus qu'en 1950, avec plus de 3 milliards de sédentaires métropolitains, alors que vient tout juste de débiter l'*exode urbain*, en attendant, demain, le milliard annoncé de réfugiés en déshérence de l'an 2050...

Après la mobilisation générale de la Grande Guerre – issue de l'idéologie du peuple en armes – et la mobilisation totale de la seconde guerre mondiale, ce qui s'annonce avec la grande transhumance économique et écologique, c'est moins la lutte finale que la *mobilisation intégrale* des populations chassées de leur terre natale et de cette GÉOLOCALISATION qui n'était pas encore un problème de satellite de positionnement (GPS ou GALILEO), mais le fait politique majeur de l'histoire de l'humanité où le *hic et nunc* et la

géopolitique s'étaient retrouvés confondus dans la Cité des origines, la POLIS du « droit au sol » opposé au « droit du sang » des tribus nomades. Tout cela pour donner forme au lieu du lien social et d'un « droit commun », ce qu'exprimait d'ailleurs parfaitement cet AXIS MUNDI des cités antiques où se trouvait figurer *le centre du monde*.

Mais revenons à cette soudaine dérive d'un dépeuplement où l'EXURBANISME se prépare à supplanter le SUBURBANISME des périphéries de l'ère industrielle. À la fin de 2007, les villes de La Haye et de Rotterdam faisaient face, à elles seules, à l'afflux de 40 000 arrivants, et on y envisageait déjà l'installation de containers dans lesquels pourrait être hébergée la main-d'œuvre d'origine polonaise... Nul ici ne s'offusque d'une pratique délibérément ségrégative des municipalités à l'égard des *étrangers* de l'Est de la Communauté européenne, puisque à Amsterdam, par exemple, les désormais fameux containers du port, où se retrouvaient naguère les dockers, accueillent aujourd'hui les étudiants néerlandais et qu'Algéco, le fabricant des cabanes de chantier qui vient d'être racheté par l'Américain W. Scottman, devient même le numéro un mondial de la construction modulaire...

Remarquons-le au passage : maintenant que

la grande course d'accélération du Progrès est définitivement gagnée par les moyens de transmission instantanés, les moyens de transport n'ont plus guère que l'avantage d'une CAPACITÉ D'EMPORT croissante et encore indispensable, les contraintes, dues à la raréfaction de l'approvisionnement en pétrole et à la pollution, exigeant, dès demain, la limitation des déplacements et l'accroissement exponentiel des quantités emportées. La logique, ou plus exactement la logistique, d'un système de distribution à « flux tendus et à stock zéro », entraîne, désormais, le gigantisme des chargements au détriment des anciens entrepôts. D'où l'importance sans cesse accrue de ces *plateformes intermodales* qui assurent aujourd'hui le transit, les ruptures de charge entre un moyen de transport et un autre – terrestre, aérien ou maritime – et ceci, pour ces « gros porteurs » à containers qui desservent les différents quartiers de l'OUTRE-VILLE en formation, cette « capitale des capitales » de la mondialisation.

C'est donc bien à une sorte de révolution posturbaine que nous allons assister au cours du XXI^e siècle. Une RÉVOLUTION DE L'EMPORT dont les conséquences sur l'histoire de l'aménagement du territoire pourraient être singulièrement plus dévastatrices que celles des transports indus-

triels au siècle dernier. D'où, dès maintenant, la remise en question du peuplement sédentaire d'un *genre urbain*, finalement aussi menacé que l'était le genre rural, jusqu'à la récente révélation de l'insécurité alimentaire qui vient de débiter avec l'affaire si symptomatique des agrocarburants à base céréalière.

La ministre allemande de la Coopération et du Développement s'exprimait ainsi : « Le droit à l'alimentation pèse pourtant plus lourd que le droit à la mobilité. » En fait, le surgissement de l'OUTRE-VILLE est incomparablement plus redoutable dans ses aspects sociopolitiques que ceux de l'étalement urbain contemporain de l'essor de l'automobile domestique.

L'EXURBIA s'apprêtant à succéder aux anciennes SUBURBIA et à leurs tentaculaires conurbations, on ne s'étonne pratiquement plus de l'importance accordée aujourd'hui, par les entreprises, à l'EXTERNALISATION de leur production – y compris celle de la recherche et du développement de l'innovation – au détriment de leur ancienne localisation patrimoniale. Ainsi, depuis plusieurs années, l'*extérieur* l'emporte partout sur l'*intérieur*, et l'histoire géophysique se retourne, tel un gant !

D'où ces générations successives d'objets « portables » qui, autrefois, se contentaient

d'être « fixes » et précisément situés. D'où aussi, comme nous l'avons indiqué précédemment, cette radicale inversion du nomadisme et du sédentarisme des origines du peuplement, où le bagage accompagné l'emporte sur les véhicules les plus divers, avec l'ordinateur, le téléphone cellulaire, le bracelet électronique transponder ou le GPS, cette montre qui donne désormais le LIEU, comme l'autre donnait l'HEURE, en attendant l'implant, l'âge des transplantations et la puce d'identification par radio-fréquence – puisque, comme chacun le sait, chaque fois que s'accroît la rapidité du mouvement, le contrôle et sa traçabilité augmentent d'autant.

Encore un peu de temps, et l'IDENTITÉ cédera la place à la TRAÇABILITÉ du particulier, de toute personne distincte, comme le craint déjà la Commission nationale informatique et liberté (CNIL).

À l'exemple de la particule élémentaire au cœur du Grand Accélérateur-collisionneur de Genève, nous serons alors non seulement « fichés » mais suivis à la trace, rendant ainsi tout à fait inutile la connaissance de notre domiciliation.

« L'automobile a fait de nous des sans-domicile fixe », s'étonnait, il y a fort longtemps, Adorno... Que dire aujourd'hui, à l'âge d'un

« emportement » en voie de généralisation, qui succède à celui de l'*engagement* politique du siècle dernier, sinon que la « vitesse de libération » du progrès technique fait de nous des DÉPORTÉS d'un genre nouveau qui mène tout droit non pas à l'extermination du GÉNOCIDE mais au GÉOCIDE d'une externalisation du genre urbain et bientôt humain, dont les conséquences pathologiques sont inconnues... Le mythe d'un néonomadisme bénéfique et heureux ne résistera pas très longtemps à l'expérience de notre enfermement en circuit fermé, dans l'inévidente désormais relative de l'astre des vivants.

Véritable révolution astronomique du continuum historique, la mondialisation de l'interactivité postindustrielle bouleverse littéralement l'orientation complexe des activités humaines. D'où l'abus de ces termes de dérégulation et de délocalisation, de ces divorces à répétition qui affectent le genre urbain de nos sociétés jadis « civilisées », ainsi que l'ensemble de leurs politiques extérieures soudain discréditées au nom d'une excentrique globalisation planétaire, avec l'aide, remarquons-le au passage, de certains astrophysiciens qui s'évertuent, sous prétexte de pollution de l'environnement terrestre, à découvrir, dans l'univers, une SUPER-TERRE susceptible, par ses gigantesques dimensions, d'apporter

une réponse positive à l'empreinte écologique négative de la Terre-Mère face aux dégâts du Progrès, notre si minuscule planète tellurique s'avérant finalement insalubre et impropre à la vie.

Comment ne pas constater ici que cette quête d'une exoplanète débouche sur celle d'un OUTRE-MONDE à venir qui surgirait, tel un modèle cosmique de l'OUTRE-VILLE, inversant de la sorte, avec la sédentarité du *hic et nunc* géopolitique, la notion même de centralité symbolique. Si jadis, dans l'antique Cité, l'axe du monde passait en son sein, demain l'OUTRE-VILLE, la métacité, sera externalisée au milieu de nulle part !

*

Déportation hier, délocalisation, exclusion aujourd'hui, autant de termes pour un glissement sémantique signalant sinon l'exode, du moins l'exil forcé. Expression d'une globalisation franchement « répulsive » que nul ne peut contester comme si le tourisme de masse n'avait été, depuis le siècle dernier, qu'un signe avant-coureur d'une déshérence à venir, une sorte de préparation sportive des foules à l'épreuve d'un parcours hors piste, l'errance du loisir loin du

sol natal préfigurant le tourisme spatial, l'envol outre-monde en vue d'assurer, un jour, le salut public de l'humanité !

Ainsi, après la destruction et son extermination massive au siècle dernier, le Temps, le « temps réel », semble venu de la déconstruction sociale et de son externalisation forcenée.

« Aller voir ailleurs » et « voir venir » ici même, ce mouvement alternatif semble s'accélérer sans cesse entre l'impulsion au départ exotique et l'expulsion des exclus d'une mondialisation terminale et non plus inaugurale comme celle, par exemple, de la découverte des Amériques.

En fait, l'espace géophysique n'est plus une *variable d'ajustement* pour l'économie de nos déplacements, comme c'était encore le cas à l'époque des mondialisations du temps passé.

Là encore, l'inversion est manifeste, puisque la si fameuse « Fin de l'Histoire » n'est guère qu'une illusion d'optique (dromoscopique) qui masque surtout *la fin de la géographie* et de son continuum, la révolution de l'emport massif n'étant que l'ultime conséquence de l'emportement d'une accélération du réel et de l'épuisement des ressources de la géodiversité d'un globe incapable de supporter plus longtemps encore l'épuisement des distances de temps.

D'après les responsables des agences de tourisme, nos contemporains ne sont nullement « catastrophistes », puisque « les voyagistes affichent complet »... Certes, ils ne sont pas *pessimistes* à la manière des nantis de naguère qui voyageaient pour leur plaisir, mais c'est pis puisqu'ils commencent à ressentir cette *fièvre obsidionale* des assiégés d'antan, la claustrophobie des emmurés vivants de l'« empreinte écologique » !

D'ailleurs, ne dit-on pas que déjà des cobayes volontaires s'entraînent à vivre par procuration le long voyage vers la planète Mars, à bord du compartiment étanche d'un CONTAINER destiné à les familiariser avec l'échappement éprouvant d'un exil au long cours sans retour assuré...

En fait, l'actuelle querelle d'école des astrophysiciens sur les avantages comparatifs des sondes automatiques du type « Mars Express » et ceux des vols habités illustre assez bien la motivation puissante des apôtres de la révolution de l'emport vers l'OUTRE-MONDE. D'où ce goût douteux pour le « module lunaire », ce container à tout faire, mais surtout à défaire la statique, la stabilité de l'enracinement du sol natal, au profit de l'excentricité d'un PARCOURS NON-STOP.

Ne voyait-on pas récemment à Paris, au

sommet du palais de Tokyo, sur la terrasse du musée d'Art contemporain, en face du musée des Arts Premiers, un container vert pomme ? Installé par *Le Hilton*, il serait destiné à la location en hébergement nocturne.

De même, après le CAPSULE HÔTEL du Japonais Kurosawa, l'aéroport de Gatwick puis celui de Heathrow près de Londres offrent à la clientèle du « Yotel » des cylindres de 8 mètres carrés posés à même le sol pour les passagers (surnuméraires) en transit.

On le remarque donc une fois de plus : il n'y a pas que les performances de la Bourse à être soudain déconnectées de l'économie réelle. Privé de rapport à l'expérience fiduciaire comme au caractère foncier d'un parc immobilier en crise manifeste, c'est l'ensemble même de l'économie politique des nations qui subit aujourd'hui les excès d'une course catastrophique au profit instantané, pour laquelle il faut, dit-on, relativiser toute approche et toute analyse « géopolitique », afin de s'émanciper de la LOCALITÉ et bientôt même, comme nous venons de le voir, de la GLOBALITÉ territoriale si restreinte de l'astre terrestre.

On mesure mieux ainsi les relations de cause à effet de l'exil massif des populations – à commencer par les plus fragiles d'entre elles –, en

attendant demain la fuite en avant des nantis dont la démence ambulatoire et touristique n'est jamais que le symptôme clinique d'une perte de repères, d'une désorientation soudaine. La crise des *subprimes* aux États-Unis illustre parfaitement celle de ces entreprises du bâtiment et des travaux publics qui anticipent dès maintenant le désastre de la stabilité immobilière, en diversifiant leurs activités dans les « secteurs porteurs », comme on dit, des concessions autoroutières, les secteurs médiatiques et énergétiques, sans reparler des zones portuaires à grand débit dont les infrastructures seront très bientôt saturées par les exigences quantitatives du trafic et de ces « transferts de charges » aux proportions gigantesques, les PORTE-CONTAINERS et autres navires méthaniers ne cessant d'enfler, de croître en obésité...

Flux tendus, stock zéro : l'adage de la fluidité intercontinentale met à mal les lieux de rupture de charge entre le transport et l'emport. Après les docks transformés en friche industrielle, à Liverpool, à Londres, à Hambourg, à Amsterdam, ce n'est plus l'architecture de l'entrepôt qui subit l'impact massif des gros porteurs et de leur logistique, mais l'urbanisme des villes du littoral HORIZONTAL des zones de chargement et de déchargement, de même que celui des

hubs aéroportuaires d'un littoral VERTICAL celui-là, sans reparler des gares devenues peu à peu des mégapoles de transit, des terminaux finalement ingouvernables comme à Paris, à Berlin ou à Moscou.

*

« Je n'ai jamais eu d'objectif. Je suis un chemin pas un but », déclarait récemment Daniel Liebeskind, responsable de la reconstruction du site de « Ground Zero » à New York.

De la part d'un architecte, c'est bien là une révélation du déclin de la statique, de la résistance des matériaux et de cette fixité immobilière qui caractérisaient, hier, la persistance de la cité.

À l'adage des bâtisseurs de la ville antique : TRACER-LOTIR-BÂTIR, il faudrait donc aujourd'hui substituer : TRACER-LOTIR-SORTIR, la ligne de fuite du trajet succédant au point fixe, à l'axialité objective de la cité.

Ainsi, l'aménagement du quartier Saint-Charles à Marseille donnait lieu à un complément d'information par le chef d'opération du nouvel ensemble qui réunit désormais gares routière et ferroviaire : « Le concept historique de GARE est dépassé. La gare Saint-Charles doit,

bien sûr, rester centre de transport, mais elle doit devenir demain **CENTRE-VILLE**. » Une fois de plus, tout est dit, puisque le centre de l'**OUTRE-VILLE** est appelé à succéder demain à l'ancien centre-ville et ceci, dans une dynamique à « flux tendus » qui débouche, après l'exode rural des **XIX^e** et **XX^e** siècles, sur un exode urbain destiné, au **XXI^e** siècle, à réaliser l'exurbanisme du repeuplement du monde.

« Nous sommes entrés dans une nouvelle ère du transport », déclarait, en 2002, le secrétaire américain des Transports, lors d'une conférence sur la sécurité intérieure, « une ère où un ennemi déterminé et sans remords lance un défi à une des libertés les plus chères de l'Amérique : la liberté de mobilité. »

Malgré les apparences trompeuses du terrorisme international de l'an 2001, mais aussi bien de celui dirigé contre la gare d'Atocha à Madrid, l'ennemi est d'abord la sphère d'accélération du réel, cette dromosphère en puissance capable d'effacer, demain, l'étendue de la dernière des mondialisations historiques. D'où cette fièvre obsidionale d'une humanité privée d'avenir, placée devant la forclusion de l'espace-temps du monde commun, dans un enfermement carcéral et panoptique où le **GLOBALITARISME** du Progrès entendrait contrôler

les mouvements, les flux de déplacement.

Antithèse de l'« avenir radieux » des totalitarismes d'antan où le mobil-home et la « tour sans fin » succéderaient, cette fois, à la ville libre, la CLAUSTROPOLIS dominant, de toutes parts, l'ancienne COSMOPOLIS.

Ainsi, après le *futurisme de l'Histoire* des longues durées du XX^e siècle, dénoncé par Daniel Halévy et célébré par Marinetti, le temps serait donc venu de ce *futurisme de l'instant* dont nous parlait Octavio Paz lorsqu'il constatait amèrement : « L'instant est inhabitable comme le futur. »

C'est donc de cette forme d'INHABITATION insalubre dont nous parlent aujourd'hui les exodes, les exils lointains, toutes ces délocalisations qui ne sont jamais que des déportations déguisées, non plus comme jadis vers l'extermination des camps, le GÉNOCIDÉ, mais vers l'externalisation de l'outre-ville à venir, le GÉOCIDE du crépuscule des lieux, l'épuisement des ressources de la géodiversité du globe terrestre.

« Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle¹ », notait Cioran, décrivant ainsi le tout dernier des futurismes :

1. Emil Michel Cioran, *Le Mauvais Démon*, Gallimard, 1969.

celui de l'accélération de la réalité du XX^e siècle.

Ici, nous touchons à la question désormais cruciale de *l'économie politique de la vitesse*, ou plutôt à son déni, posée par les experts d'un système macrofinancier où l'économie politique de la richesse et ses spéculations ont été transférées à des LOGICIELS, des automates mathématiques, pour lesquels l'espace n'est absolument plus une variable d'ajustement puisqu'ils ne fonctionnent que par ce « miracle » du futurisme de l'instant, autrement dit d'un « accident de transfert », imposture de l'immédiateté qui exclut toute étendue comme toute durée véritable et, avec cette dernière, toute intelligence rationnelle de la géopolitique des nations.

À propos de cet « enfer » au fond duquel nous reposons tous grâce aux prouesses des démiurges de l'économie-monde, écoutons maintenant quelque juge en charge des dossiers de l'immigration clandestine en Europe : « Nous risquons bientôt d'être entraînés dans un cycle diabolique. On a froid dans le dos lorsqu'on apprend, par exemple, que des migrants se sont mutilé les doigts pour éviter qu'on ne puisse prendre et reconnaître leurs empreintes digitales. »

Lorsqu'on sait qu'environ 20 millions de personnes sollicitent, annuellement, leur entrée dans l'espace Schengen, on devine aisément la

dimension croissante des mouvements de masse d'une population bientôt désarrimée de son appartenance sociale comme de ses attaches proprement territoriales et l'importance accrue d'une sorte de « grande battue », de chasse aux civils, qui prolongerait, au début du troisième millénaire, l'exode rural de la fin du deuxième et, surtout, les longs convois vers l'Est de cette déportation massive de populations qui précédait leur pure et simple extermination. La nouvelle « guerre aux civils » ne se contente plus seulement d'utiliser les chemins de fer et leurs *gares de triage*, mais y ajoute, maintenant, les *vols charters*, pour tenter de contrôler une dépopulation massive, occasionnée par les maléfices tant économiques qu'écologiques d'un insupportable Progrès.

D'où ces contrôles draconiens des autorités responsables des frontières : le passeport biométrique succède à l'ancienne carte d'identité, en attendant que la carte de crédit ne vienne la remplacer, comme si le « pouvoir d'acheter » remplaçait définitivement le « pouvoir de demeurer » quelque part ensemble...

*

En fait, l'absence de délai, d'intervalle de temps, qui caractérise aujourd'hui les systèmes macroéconomiques de l'ère de la globalisation interactive, impose non pas tant une concurrence accrue entre les nations – comme l'explique l'Organisation mondiale du commerce – que l'ouverture d'hostilités entre des populations civiles désormais menacées de toutes parts ; des affrontements, où la question du REPEUPLEMENT du globe terrestre se pose avec une telle urgence qu'aucune géopolitique métropolitaine ne pourra bientôt l'assurer.

Tenter, comme c'est le cas, de dépasser l'état de souveraineté des nations, au profit des « fonds souverains » serait donc détruire, sous peu, l'*inertie domiciliaire* de l'Histoire et enclencher un fatal processus de déconstruction de la cité, et d'une métropolitique garante d'un état de droit proprement territorial, au bénéfice de quelques SITES DE DÉRIVATION dont les « paradis artificiels » et les condominiums sont l'esquisse ici ou là, l'insularité du cadastre urbain cédant la place à des archipels d'îles privées à Dubaï ou ailleurs. Mais ceux-ci ne résisteront pas plus longtemps que les « colonies de peuplement » au TSUNAMI des foules paniquées du repeuplement, à cette déferlante de près d'un milliard d'exilés que nul ne pourra

décemment reloger en moins d'un demi-siècle.

Qu'on ne s'illusionne donc pas ! Ce qui se passe en Afrique ou en Asie, avec les 50 millions de personnes qualifiées par le Haut-Commissariat des Nations unies de « victimes de déplacements forcés », n'est jamais qu'un symptôme clinique de l'*émancipation domiciliaire* en cours qui frappera, à leur tour, l'Europe et les Amériques. Comme l'écrit un de nos auteurs, « il n'y a pas de dehors, pas d'espace physique entre le mondial et la somme de tous les États-nations¹ », et les soi-disant « villes transitoires » des camps de réfugiés ne feront jamais d'authentiques cités, quelle que soit leur démographie, pas plus d'ailleurs que les bidonvilles n'ont fait de véritables faubourgs.

Ici s'impose un chiffre révélateur : lors de la première guerre mondiale, la mobilisation mit en branle quelque 65 millions d'hommes. Or, actuellement, ce nombre est pratiquement le même, puisque les 50 millions annoncés n'incluent évidemment pas la masse invisible des clandestins, l'énergie manquante de l'univers en expansion de l'exil des populations.

1. Michel Agier, *Au bord du monde les réfugiés*, Flammarion, 2002.

Mobilisation générale au XX^e siècle, mobilisation globale à l'orée du XXI^e... Après la *guerre de siège* de la Commune de Paris au XIX^e siècle, la *guerre de mouvement* des civils vient donc d'éclater, dissipant les notions de CENTRE et de PÉRIPHÉRIE, en cette période de dépopulation massive où les raisons économiques du « pouvoir d'achat » et du « pouvoir d'habitat » se sont mutualisées dans l'exclusion d'un univers où la force de travail a, semble-t-il, perdu sa valeur civilisatrice au profit des délires de l'automation électronique de la production.

Ce qui s'esquisse ici, dans cet *Univers en exclusion* beaucoup plus qu'en *expansion*, ce n'est plus, quoi qu'on dise, le retour de la COSMOPOLIS, ni même de la CLAUSTROPOLIS des communautés closes ou des tours de grande hauteur, c'est surtout la GARE DE TRIAGE, ce « terminus des volontés » dont parlait Cendrars dans sa *Prose du transsibérien*.

Révélation d'une *oultre-ville* foncièrement transpolitique, où le stationnement habitable d'antan a cédé la place publique au parking, à cette circulation inhabitable de tous contre tous, guerre civile universelle où la trajectographie du temps réel des échanges a supplanté le LIEU du LIEN social de la domiciliation.

À ce sujet, lisons Emmanuel Levinas : « Ce monde où la raison se reconnaît de plus en plus n'est pas habitable. Il est comme les dépôts où s'entassent des marchandises qui ne peuvent satisfaire. Impersonnel comme les hangars d'usines où les choses fabriquées restent abstraites, vraies de vérités chiffrables et emportées dans le circuit anonyme de l'économie. »

La voilà bien cette « rupture numérique » où le règne de la quantité se mobilise pour tout emporter sur son passage, au nom d'un profit immédiat, véritable GÉOCROISEUR d'une histoire financière astronomique où les flux tendus du circuit fermé de l'économie-monde font de l'entrepôt, du dock abandonnés, le dernier véhicule d'un « grand mouvement » du Progrès qui détruit, un à un, la statique des lieux communs comme la stabilité des liens sociaux.

Futurisme d'un instant inhabitable, comme le pressentait Octavio Paz, recoupant la philosophie d'Emmanuel Levinas. Progressisme où il ne s'agit plus tant de partir pour arriver à bon port que de sortir pour dégager le terrain vers un futur « crépuscule des lieux » qui, à défaut de frontières limitrophes entre les États, n'offre plus que la catastrophe des seuils continentaux pour le plus grand profit des passeurs de tous bords.

L'outre-ville

Il est véritablement prodigieux, pour qui veut y réfléchir, qu'on en soit arrivé à considérer comme toute naturelle une « levée en masse » ou une « mobilisation générale », et que l'idée d'une nation armée ait pu s'imposer à tous les esprits. On peut y voir là un effet dû à la seule force du nombre : « Il est conforme au caractère quantitatif de la civilisation moderne de mettre en mouvement des masses énormes de combattants¹ », signalait déjà René Guénon, l'annonciateur du « Règne de la quantité » qui devait, plus tard, déboucher sur cette *révolution de l'export massif* à laquelle nous assistons aujourd'hui, avec la crise de l'énergie, l'épuisement des stocks de toute nature que révèlent l'écologie et la mutation prochaine de ces « flux

1. René Guénon, *La Crise du monde moderne*, Gallimard, 1972, p. 142.

tendus » qui devaient accomplir la globalisation instantanée du profit.

Là encore, après la *guerre de siège* de la cité, la *guerre de mouvement*, qui allait aboutir, plus tard, à la *guerre éclair* de l'automobilité des tankistes, devait confirmer, selon René Guénon, cette capacité de la « révolution du transport » à mettre en mouvement la masse des populations civiles – l'exode, l'exil, puis la déportation –, signalant bien l'ampleur d'une sphère d'accélération de l'histoire qui prétendait nous libérer de la soi-disant *tyrannie des distances* grâce à l'auto-mobilisation d'une individualité domestique et ceci, sans avoir recours à un ordre de départ au front, à la mobilisation d'un quelconque ministère des Armées.

« Le moteur bouscule nos doctrines, comme il bouleverse nos fortifications », constatait le tankiste Charles de Gaulle, le même qui, parvenu au pouvoir, devait écrire dans ses Mémoires : « La Grandeur se fonde mieux sur la distance que sur l'effervescence. »

« Guerre éclair » de 1940, *fermeture éclair* de la bombe d'Hiroshima en 1945 : la vitesse de propagation du désastre énergétique vient emboutir le mur du temps, en attendant celui de la lumière, et l'inauguration, en 2008, non plus d'un nouvel accélérateur de particules mais d'un

grand *collisionneur* en circuit fermé, que d'autres appellent « la cathédrale », puisque les vingt-sept kilomètres de l'anneau de vitesse de Genève sont destinés à révéler le HADRON – une particule sub-atomique que certains scientifiques dénomment « la particule de Dieu ».

« L'énergie est le délice éternel », estimait, en son temps, William Blake. Mais qu'en est-il des sources ? Les sources d'énergie ne le sont nullement comme nous venons de le constater, à la suite du Rimbaud des *Illuminations* qui écrivait : « Que les oiseaux et les sources sont loin. Ce ne peut être que la fin du monde en avançant. »

La confirmation toute récente de cet épuisement des stocks a été illustrée par la dernière élection présidentielle américaine durant laquelle se sont affrontés les deux candidats sur la question énergétique et la nécessité de « donner ou non aux Américains un meilleur accès au pétrole américain », autrement dit de forer sur le plateau continental ou encore de pratiquer l'exploitation *off-shore*. Le candidat républicain John McCain, qui avait fait de l'indépendance énergétique des États-Unis la pierre angulaire de sa campagne, allait jusqu'à déclarer : « Nous devons forer ICI et forer MAINTENANT. »

Obama, son adversaire démocrate, restant opposé au forage sur le plateau continental

nord-américain, acceptait, quant à lui, le forage *off-shore* et même, crime suprême pour l'hyperpuissance, de puiser quelque 70 millions de barils dans la réserve stratégique pour faire baisser les prix du pétrole.

Ce à quoi le porte-parole du candidat républicain devait rétorquer : « La réserve stratégique des États-Unis existe pour les besoins de la sécurité nationale, pas pour ceux de l'élection de Barack Obama. »

En 1977, j'écrivais que la vitesse est la vieille du monde. Trente ans plus tard, la preuve en est faite, puisque l'impact de la MOBILISATION GLOBALE vient frapper de plein fouet l'économie politique de la richesse de nations qui faisaient fi, jusque-là, de ce principe d'accélération qui allait pourtant remettre en cause l'histoire d'un progrès technique incompatible avec la réserve quantitative nécessaire à la survie des nations.

Ainsi *ex abrupto*, l'adage célèbre de la distribution commerciale à FLUX TENDUS et STOCK ZÉRO prend un tout autre sens que celui d'une livraison « juste à temps et au plus juste prix », pour un délirant « marché unique » !

Degré zéro d'une écriture économique où l'accumulation de la richesse avait négligé les méfaits de la vitesse de l'accélération des dé-

placements qui débouche sur le chaos d'une *crise systémique* que nous vivons depuis un an déjà, en attendant la remise en cause de toute identité nationale et territoriale au bénéfice de la traçabilité des personnes et du chaos d'un peuplement massif de l'exode, pour des sociétés redevenant diasporiques. La ville des origines cède la place à l'*outre-ville* d'un EXURBANISME moins métropolitain qu'omnipolitain, en attendant, demain, l'exode colonial vers l'*outre-monde* d'une planète lointaine, d'une super-Terre susceptible de voir se développer, deux ou trois fois, l'« empreinte écologique » d'un progrès contre nature, l'exploitation à outrance du fonds de réserve de l'EXOPLANÈTE en question.

Devant un tel constat de carence, force est de reconnaître que, désormais, la capacité d'emport domine celle du transport et de sa plus ou moins grande vélocité.

L'avenir appartiendrait donc aux « gros porteurs » susceptibles de contenir non seulement la vie et ses produits, mais la *survie extrémophile*, ainsi que la dénomment les exobiologistes, adeptes de l'apesanteur, pour lesquels le véhicule représente tout, et le but du voyage est sans valeur – comme le définit si bien l'adage de l'errance maritime de Pétrarque : « Naviguer est nécessaire, vivre ne l'est pas. »

« Gros porteur » nautique ou aéronautique et bientôt astronautique, ou TOUR DE GRANDE HAUTEUR ? Véhicule statique d'une élévation « hors sol », mais, tout autant, *mère porteuse* pour autrui d'un « tourisme procréatif », en développement constant dans les régions exotiques... Autant de signes paniques de cette prochaine *révolution de l'emport* qui provient de la soudaine révélation de l'épuisement des ressources dont nous parlait, naguère, le poète des *Illuminations*.

*

Selon Adorno, *l'automobile allait faire de nous des sans-logis*. Aux États-Unis, depuis la crise des *subprimes* de 2007, c'est chose faite, et c'est maintenant l'industrie automobile qui affronte la tempête. Mais demain, avec les télétechnologies de l'Emportable, que restera-t-il du sol natal, d'une identité précisément située, bientôt remplacée par la traçabilité permanente des capteurs ?

Écologie et nomadisme viennent d'ailleurs de remettre au goût du jour cette vieille recette des régiments du temps de guerre exploitant le potentiel énergétique du corps humain en mouvement.

Pourquoi, par exemple, ne pas récupérer la chaleur des foules en transit pour chauffer les lieux publics ? Pourquoi ne pas capter l'énergie de la marche et fabriquer ainsi de l'électricité pour l'éclairage public ? C'est encore dans le contexte de la mobilisation générale que l'Agence américaine pour le développement de la recherche militaire avancée (ARPA) s'intéresse à ces projets futuristes.

On se souvient de la marche au pas cadencé des troupes bientôt lancées à l'assaut des tranchées d'une « Grande Guerre » où les généraux calculaient l'avancée victorieuse en nombre de victimes –, l'énergie renouvelable du corps des fantassins étant assimilée à une mine exploitable à outrance, les permissions à but « procréatif » étant, quant à elles, destinées au renouvellement du cheptel des conflits du futur.

Au XXI^e siècle, les états-majors des grandes puissances pensent que le soldat de la guerre à zéro mort devrait être équipé non seulement d'un gilet pare-balles, mais encore d'une *armure souple*, dotée de capteurs et d'émetteurs susceptibles de récupérer toutes les énergies du corps humain, autrement dit *d'augmenter la capacité d'emport* du guerrier du futur, grâce à l'« obésité technologique » de ses divers instruments.

Après les 40 kilos du sac à dos du fantassin d'antan, l'avenir serait donc au développement d'une *instrumentation ergonomique* de la tenue du combattant.

Après le bracelet électronique des délinquants en semi-liberté et le GPS pour tous, il s'agirait, en somme, de convertir le dynamisme des foules en mouvement et la *locomotion animale* en énergie récupérable. Dans cette perspective productiviste, la devise des Jeux olympiques – CITIUS-ALTIUS-FORTIUS – prendrait un tout autre sens que celui de la performance de l'athlète de haut niveau, et la question du dopage sportif deviendrait alors un problème de pure *productivité métabolique*.

Comme l'indiquait très clairement un chercheur du CNRS : « Faible énergie, basse fréquence, c'est hélas le double handicap du mouvement humain¹ », laissant entendre ainsi qu'il conviendra demain d'améliorer le rendement, l'exploitation des performances de la source d'énergie d'une démographie galopante. On comprend mieux, dès lors, le choix de Pékin pour les derniers Jeux olympiques !

Après avoir industrialisé la mort sur les champs de bataille du XX^e siècle, puis dans les

1. *La Croix*, 8 août 2008.

camps, la tentation serait grande aujourd'hui d'*industrialiser la vie*, sa biologie « extrémophile », au nom d'une productivité vitale où l'épuisement des énergies fossiles nous contraindrait à exploiter l'*énergie renouvelable* d'une espèce humaine en croissance démographique accélérée, mais dont « l'infirmité énergétique » devrait être supprimée, pour assurer, au mieux, la sécurité environnementale.

À la suite des excès manifestes de la consommation au cours du siècle dernier, dont la *mobilisation générale* des nations avait été le symptôme avant-coureur, et l'actuelle *mobilisation globale* des populations en transit qui en est le prolongement catastrophique, on observe que la relance de l'énergie nucléaire n'est même pas perçue comme paradoxale, malgré les avertissements de certains, tel Ulrich Beck qui écrivait récemment :

« L'inquiétude existentielle que les périls globaux suscitent a fait naître une véritable compétition visant à supprimer toute évocation des risques majeurs dans le débat politique. Les périls incalculables qu'est susceptible d'entraîner le changement climatique sont censés être combattus par les dangers également incalculables liés aux centrales nucléaires. » Et il conclut : « Les acteurs qui sont censés garantir la sécurité

et la rationalité, l'État, la science et l'industrie, exhortent la population à monter à bord d'un avion pour lequel aucune piste d'atterrissage n'a été construite à ce jour¹. »

Toujours la fameuse « capacité d'emport », mais il s'agit, cette fois, d'emporter l'adhésion des foules grâce à ce *mensonge par dissuasion* qui vient tout juste de succéder à celui *par omission* d'une époque où la liberté d'expression n'existait pas vraiment.

*

« Rien n'est fixe dans l'Univers », constatait Albert Einstein au siècle dernier... cette singulière époque où il devait dénoncer les valeurs absolues de l'espace et du temps et reconnaître, dans la matière, *une énergie en quelque sorte solidifiée*.

Au XXI^e siècle, il semble bien que cette transmutation « relativiste » ne demande qu'à être appliquée à la masse de matière vivante de l'humanité.

En effet, après le CORPS TERRITORIAL d'une planète minuscule, c'est cette fois au CORPS SOCIAL tout entier ainsi qu'au CORPS ANIMAL de

1. *Le Monde*, 7 août 2008.

chacun de ses membres que prétend s'appliquer la libération des énergies constituées, sinon solidifiées. La révélation écologique de la finitude géophysique de l'astre des vivants débouche ici-bas sur les prétentions révolutionnaires d'une propagande du Progrès moins postmoderne que, franchement, *posthistorique* !

En fait, comme on a pu le constater depuis le XVIII^e siècle, la guerre est devenue la grande épreuve de l'Histoire. Par son « progrès » constant et grâce à *la militarisation de la science*, elle s'est étendue à la nature, à sa grandeur géophysique, au point d'être devenue cette GRANDEUR CONTRE NATURE qui bouleverse sans cesse la positivité des connaissances expérimentales de la science – ou, plutôt, d'une techno-science instrumentale opératoire, véritable « outil de tous les outils », selon Paul Dirac, le physicien de l'anti-matière.

Remarquons encore que si le BLITZ, la « guerre éclair » des futuristes, a débuté en l'an 40 par l'envahissement géographique de l'Europe, elle devait s'achever, en 1945, par la fermeture de l'éclair d'Hiroshima puis de Nagasaki, indiquant ainsi, plus clairement que mille soleils, la fission de la masse critique d'un globe terrestre bientôt partagé entre deux blocs antagonistes.

Libérer l'énergie fossile au profit des énergies

renouvelables, c'était en somme faire du SOLIDE l'ennemi de cette « guerre du Temps » d'une accélération historique qui finirait par détruire la ville, toutes les villes, plus sûrement que les bombardements stratégiques. La « guerre de l'instant présent » dépasse de loin cette « guerre de mouvement » qui avait contribué, quant à elle, à éliminer la guerre de siège d'une époque où la solidité des remparts protégeait encore la cité, la gare contribuant, plus sûrement que l'artillerie, à la disparition de l'enceinte fortifiée.

Finalement, c'est ici que l'OUTRE-VILLE surgit, dès le XIX^e siècle, en même temps que l'invention de la photographie, en attendant l'aérogare, et ceci au moment précis où Niépce, qui craignait « la perte de valeur des solides dont les contours se perdent », ne devinait pas encore que la persistance des sites urbains finirait par s'estomper à son tour dans l'EXURBANISATION du peuplement des nations, l'exil forcé des populations.

Ainsi, on comprend mieux l'oubli, la négation de l'immortalité de l'âme de la philosophie postmoderne, l'interdit d'espérer la vie éternelle à l'âge d'une relativité où l'éternel présent einsteinien bouleversait l'histoire des longues durées par l'ILLUMINISME de la vitesse de la

lumière, ce nouvel absolu qui allait contribuer aussi au déclin du matérialisme historique des communistes du bloc de l'Est, plus sûrement encore qu'à celui du libéralisme des capitalistes du bloc de l'Ouest !

Aujourd'hui, comment se laisser abuser plus longtemps par les excès d'une propagande progressiste, plus ÉCOSYSTÉMIQUE que véritablement ÉCOLOGIQUE, qui viserait à empêcher l'étalement urbain pour redensifier la cité, autour de ses multiples tours, hybrides, nous dit-on... Et ceci dans la perspective lointaine d'un « développement durable », pour une société de nouveau respectueuse des « longues durées » qui rallumerait le théâtre éteint de l'Histoire, alors même que s'organiserait, en secret, la grande transhumance posturbaine des agglomérations : la future *révolution de l'emport* parachèverait, au XXI^e siècle, celle des transports rapides, responsable de l'exode des campagnes vers les villes industrielles ; le *véhicule statique* de l'immeuble de grande hauteur (IGH) s'apprêterait alors à supplanter les *véhicules dynamiques* privés d'énergie à la fois par l'épuisement des ressources naturelles et par l'épuisement des ressources bancaires ; l'ascenseur prenant la place de l'automobile domestique. Le train et l'avion gros porteur complèteraient même cet écosystème

des réseaux d'une délocalisation sans aucune retenue.

À titre d'exemple, écoutons le maire adjoint de Paris, Denis Baupin : « On doit cesser d'abord la production de véhicules inadaptés. Deuxième piste : l'abandon de la voiture au profit de transports collectifs et, enfin, *on doit rendre les villes plus compactes, densifiées autour de leur cœur et des axes de transports collectifs*¹. »

Ne parle-t-on pas, par ailleurs, à la Commission européenne de Bruxelles, d'encourager, dès 2012, la circulation de véhicules automobiles « intelligents », permettant aux conducteurs de communiquer entre eux sur l'état du trafic, les conditions météorologiques, les limitations de vitesse..., et, pour 2030, la *voiture sans conducteur*, l'infrastructure du réseau routier pilotant elle-même ces nouvelles *stations-wagons*, l'écart entre les différents véhicules étant désormais géré par des *capteurs de vitesse* qui réguleraient le trafic plus sûrement que ne le fait l'accrochage des wagons du chemin de fer.

De fait, tout ceci est, dès maintenant, dépassé par la question énergétique et surtout par la pollution des distances de temps de l'ÉCOLOGIE

1. *La Croix*, 30 juillet 2008.

GRISE, véritable contraction tellurique de l'astre terrestre et de son continuum géophysique.

Deux physiciens de l'Université Baylor viennent d'ailleurs de lancer une théorie selon laquelle le moteur à explosion pourrait bientôt céder sa primauté à un *moteur à distorsion* qui impliquerait de plier l'espace-temps autour du véhicule, ce dernier ne se déplaçant plus réellement puisque, cette fois, ce serait son environnement qui bougerait¹.

On remarque donc, dans cette fable futuriste, que le véhicule statique l'emporte définitivement sur les véhicules dynamiques (train, avion, navire, fusée...), l'inertie polaire du progrès technique confirmant la prophétie d'un Werner von Braun : à défaut d'apprendre à conduire un véhicule, il faudra, un jour ou l'autre, *apprendre à conduire l'espace qui nous entoure* !

*

« Paris est tout petit, c'est là sa vraie grandeur », écrivait Jacques Prévert. Au tout début de notre troisième millénaire, le refus circonstancié de l'« étalement urbain » a un autre sens

1. *Sud-Ouest*, 10 août 2008.

que celui des tenants du « développement durable » et d'une architecture dite « de haute qualité environnementale » (HQE), puisqu'il s'agit là d'un basculement de la centralité métropolitaine – le véhicule statique de la tour de grande hauteur (IGH) l'emportant aujourd'hui, de très haut, sur l'ensemble des véhicules dynamiques de l'automobilité domestique, l'*axialité en extension* de l'ancien centre urbain laissant la place à l'*axialité en élévation*. La primauté « superficielle » du centre sur sa périphérie disparaît au profit d'un axe vertical celui-là, où le haut domine le bas. La primauté « ascensionnelle » succède ainsi à celle de ce *centre-ville* autrefois privilégié, où dominait encore l'axe horizontal de l'étendue du domaine foncier, de la propriété du sol.

L'emprise MÉTROPOLITIQUE d'un futur peuplement en altitude supplante l'emprise GÉOPOLITIQUE d'un temps où le limès, la frontière nationale, s'étendait à perte de vue, grâce à l'exotique colonisation de terres étrangères.

Urbanisme européen, *suburbanisme* américain, *exurbanisme* contemporain... Au XXI^e siècle, ce qui menace le plus nos sociétés, c'est le DÉSUBRANISME en altitude, et non celui en longueur, des futuristes russes du XX^e siècle, adeptes de la circulation des Soviets et du passeport

intérieur, pratique révolutionnaire que devait renouveler Mao Tsé-toung avec le fameux *hukow*, ce permis de résidence responsable des 100 millions de *mingong*. Cette population flottante, en augmentation constante, qui vient s'échouer dans les gares, au pied de ces tours innombrables comme à Shanghai, où sept mille sont déjà prévues pour la prochaine Exposition universelle.

De fait, ce *développement durable*, dont on ne cesse de vanter l'urgence, reprend la théorie futuriste de ce fameux moteur à distorsion où il s'agirait de plier l'espace autour du vecteur de déplacement réduit à l'inertie, avec une variante cependant, puisque, cette fois, il s'agirait de replier l'espace urbain tel un parapluie où la « folie des hauteurs¹ » s'apprête à accomplir la folie des grandeurs de l'IMPERIUM classique, l'EMPORIUM en altitude complétant l'expansion longitudinale de l'impérialisme mégapolitain.

Ne dit-on pas des États-Unis, innovateurs du *skyline of city*, que c'est un empire sans frontière ? Un empire à perte de vue que la récente globalisation économique vient de boucler sur

1. Thierry Paquot, *La Folie des hauteurs*, Bourin, 2008.

lui-même, à double tour, avec en vis-à-vis, et en face à face, l'Asie ?

PLIER l'espace cosmique autour du vecteur astronautique, REPLIER l'espace urbain et sa géopolitique dans la perpendicularité ascensionnelle du peuplement humain... Il manque un troisième et dernier terme pour désigner cette pratique dynamique de la résidence de l'humanité, c'est celui de DÉPLIER l'espace topologique de la cité, au lieu de le hérissier de tours plus hautes les unes que les autres dans un principe vertical d'orthogonalité, hérité d'un style « néogothique ».

Synclinal, anticlinal, dans la géomorphologie, le sol et le ciel s'accouplent dans la topographie de *surfaces orientées* susceptibles d'outrepasser les limites d'usage des *surfaces réglées* de la tradition architecturale, où le sol est disqualifié à l'avantage du mur et du toit, l'inclinaison et les rampes d'accès s'identifiant toujours à la *chute en bas*, alors que l'érection verticale et sa *chute en haut* sont sans cesse magnifiées... et ceci depuis la tour de Babel !

Cependant, n'oublions pas que, depuis 2001 et l'attaque du World Trade Center, les gratteciel sont pourvus de parachutes d'immeuble, parfois même de plongeoirs capables de se déployer avant le grand saut, pour éviter aux sinis-

trés de venir s'écraser le long des vertigineuses façades.

Au cours de l'été 2008, de nombreux magazines de tourisme français lançaient la vogue de l'*habitat perché*, de ces cabanes dans les arbres semblables à celles des enfants et soudain adaptées au nouveau « tourisme vert » ; un tourisme ascensionnel comme à Pontivy dans le Morbihan où la tente est suspendue aux branches d'un hêtre centenaire, sur les berges d'un étang. De même, à Dol-de-Bretagne, dix-huit cabanes en bois, perchées à 5 ou 13 mètres du sol, sont accessibles par des échelles de corde.

Tourisme écologique, pour un futur tourisme aérien, nul ne sait ce qu'il en est de cette nouvelle *chute à l'envers* pour une OUTRE-VILLE idéale où l'ascenseur AGV remplacerait la voiture du week-end, par une fuite au zénith à l'usage d'une classe moyenne bien incapable de s'abonner au grand *tourisme spatial* de nantis qui s'envoient en l'air, pour tenter d'apercevoir, en plein jour, l'espace nocturne de l'OUTRE-MONDE et pratiquer en apesanteur, cette fois, les loisirs balnéaires de ce *littoral vertical* qui renouvelle, pour eux seuls, l'attrait des plages d'un littoral continental décidément trop terre à terre !

Faire du ciel le plus bel endroit de la Terre : ce

slogan de la compagnie Air France semble confirmer la tendance vers un type d'agglomération où l'EXURBANISME en altitude prolongerait demain l'utopie du DÉSURBANISME des années 1920, des années 1930, où l'autoroute devenait le grand boulevard du peuplement de *villes linéaires* s'étendant jusqu'aux confins de l'Union soviétique...

Aujourd'hui, cependant, le modèle qui l'emporte n'est plus celui de l'automobilité lointaine mais cette hautaine *locomobilité* d'un élévateur public qui fait de la TOUR l'équivalent parfait de l'ancien PONT TRANSBORDEUR, mutant ainsi l'immeuble classique en une sorte de grande grue, le *véhicule statique* du gratte-ciel de jadis devenant soudain (comme dans le projet de l'architecte David Fisher à Dubaï) un *véhicule dynamique* composé de quelque quatre-vingts étages pivotant autour d'un axe vertical « intelligent » qui permettrait à ses habitants-passagers de modifier l'orientation de leurs appartements, pour changer de vision comme on change de chaîne à la télévision et ceci, par commande vocale. Observons aussi que cet exotisme haut perché, où l'axe vertical l'emporte sur l'axialité horizontale, pose aussi la question de l'*appartenance* et non pas celle de l'appartement privé ou non.

En effet, si « le sous-sol n'a pas de patrie » (Abel Ferry) le *hors sol* de la tour IGH semble bien l'avoir à jamais perdu, en tout cas perdu de vue.

Après l'agriculture intensive « hors sol », la culture et l'art de la rue verticale sont donc bien en cause, avec cette perte d'identité moins nationale que sociétale, où *l'exclusion en élévation* parachève celle des lointaines périphéries abandonnées ; L'OUTRE-VILLE VERTICALE s'agençant autour du transit et des ascenseurs de grande hauteur, ce qu'ont bien compris, semble-t-il, les SDF de l'errance obligée qui investissent maintenant – au Caire, comme ailleurs, en Amérique latine – les toitures et les terrasses des immeubles, quittant ainsi la rue et sa mendicité, pour installer durablement la banlieue au sommet des tours !

Autre symptôme de l'assomption en cours où la surenchère du décollage de l'humanité n'a, semble-t-il, plus aucune limite : TEMATIS, agence spécialisée dans l'offre d'activités hors normes, propose depuis peu à Cap Canaveral en Floride, au Kennedy Space Center – comme en Russie – des vols en apesanteur à bord d'un Boeing 747 spécialement aménagé en « baignoire » pour la flottaison des corps des passagers embarqués. Durée du bain : sept minutes.

Coût de ce loisir balnéaire à la verticale : 2 850 euros, sans compter le voyage, l'hébergement et les repas...

*

À la fin des Trente Glorieuses, Cioran constatait amèrement : « Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle¹. » Aujourd'hui, si certains prétendent encore que la Terre est plate comme une « plateforme multimodale », d'autres nous incitent à rendre *plus compacte la ville* pour un développement soi-disant durable où l'architecture répondrait enfin à la norme HQE (Haute Qualité Environnementale) !

En fait, si, au XIX^e siècle, les chemins de fer ont détruit l'enceinte fortifiée de la cité plus sûrement que l'artillerie à longue portée et si, au XX^e siècle, les bombardements aériens ont rasé les villes plus intégralement que les barbares, comment, au XXI^e siècle, se refuser à voir là l'origine de l'OUTRE-VILLE ? L'insécurité des territoires de l'ancienne géopolitique va de pair avec cette MÉTÉOPOLITIQUE, où les menaces climatiques font que le ciel l'emporte désormais sur le

1. E. M. Cioran, *Le Mauvais Démon*, op. cit., p. 181.

sol et même sur le sous-sol épuisé, au bénéfice d'un *hors sol* pour une humanité apatride, condamnée à la transhumance d'une vitalité « extrémophile » et ceci, au nom d'une globalisation du non-lieu où l'empreinte écologique de l'homme ne permettrait même plus de garantir l'histoire des générations futures, la fameuse « fin de l'histoire » s'accouplant, ici, avec celle de la géographie d'un continuum planétaire devenu trop étroit...

« Pitié pour nous qui vivons aux frontières de l'illimité et de l'avenir », écrivait Guillaume Apollinaire. Certes, si devant l'incessante précipitation d'accidents, de catastrophes en tout genre, on n'a plus le temps d'avoir peur, on a par contre l'espace, tout l'espace d'une minuscule planète où l'accélération l'emporte, aujourd'hui, sur l'accumulation des biens et des richesses.

« Merveilleuse création, la Terre en vient à être perçue comme une réalité hostile, quelque chose de dangereux », constatait Benoît XVI. MICROMEGA, dirait Voltaire, pour illustrer le fait que, désormais, la vitesse du Progrès c'est la vieillesse d'un monde réduit aux acquêts, dont la GRANDEUR contre NATURE supprime toute étendue « durable », l'instantanéité et l'ubiquité éliminant l'antique tripartition *passé-présent-futur*.

En effet, si nous avons depuis longtemps perdu la profondeur de temps du passé et des longues durées, ce naufrage « posthistorique » n'invalide pas seulement l'avenir, la profondeur de champ des générations montantes, mais également le présent, ce temps présent d'une « histoire événementielle » rattrapée puis dépassée par une historicité purement « accidentelle » dont personne ne souhaite reconnaître l'imminence tragique.

Écoutons, par exemple, Bernard Veyret, l'un des directeurs de recherche du CNRS, attaché depuis 1985 à l'étude des effets des ondes électromagnétiques : « Je ne raconte que ce que je sais à un instant donné. J'essaye d'être honnête au jour le jour. »

Singulière, cette déclaration révèle l'état des lieux de la mémoire et les prémices d'un futurisme de *l'instant réel* dont cet honnête savant devient l'un des révélateurs prophétiques, après l'anthropologue du présent, Marc Augé.

« *Slow news. No news!* » L'adage du journalisme devient ainsi celui de l'historien de l'instant : « *Slow history. No history* ». Loin du fameux « présentisme » d'un François Hartog, l'*instantanéisme* n'est même plus ce temps présent coincé à l'intersection du passé et de l'avenir, d'un futur plus ou moins radieux et

progressiste, mais bien l'ACCIDENT DES ACCIDENTS dont Aristote avait eu le pressentiment apocalyptique.

Ainsi, l'accident du temps réel succède-t-il à l'événement du temps présent des courtes durées, face aux très longues durées de l'histoire de l'école des Annales. D'où l'impact, actuellement, sur l'agglomération métropolitaine, de cette soudaine ACCÉLÉRATION DU RÉEL qui bouleverse sous nos yeux l'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE classique, et ce futurisme de l'instantanéité sans avenir qui s'apprête à dominer, au XXI^e siècle, celui de l'histoire du Progrès, dénoncé par D. Halevy, après les excès délirants des *futuristes* italiens ou russes, sans omettre ceux des savants *atomistes* d'une BIG SCIENCE sans conscience, responsables du Trinity Test de Los Alamos.

Devant cette récente sénilité historique, force est de constater qu'avec ce futurisme hyper-réaliste, c'est l'accident qui gouverne et décide pour nous !

D'où cette référence obligée au caractère aléatoire de la MÉTÉOROLOGIE, et de la mutation de la vie quotidienne des peuples, en une sorte de *salle d'attente de l'inattendu* où ce qui arrive l'emporte toujours sur ce qui est ici et maintenant, *hic et nunc*, bien plus que sur ce

qui était, hier encore, à l'époque moderne. L'éternel présent du relativisme einsteinien supplée à l'éternel passé de l'historicisme classique, en des temps troublés où l'écologisme accapare le pouvoir d'émouvoir instantanément tout un chacun, réalisant de la sorte la figure ultime d'un tout nouveau communisme : LE COMMUNISME DES AFFECTS. Cette synchronisation des émotions, des sensations en temps réel, permet d'installer, un peu partout à la fois, cette *communauté d'émotion* des individus qui succéderait à la *communauté d'intérêt* des classes sociales que la standardisation de l'opinion publique de l'ère industrielle avait échoué à concrétiser – la révolution informationnelle et son INTERACTIVITÉ parvenant à réaliser, quant à elles, cette mondialisation des sensations communes, capable d'éliminer tout à fait la LOCALISATION du politique dont la cité était, hier encore, le symbole historique ; la cité patrimoniale se trouvant contestée comme l'avait été, à la fin du XX^e siècle, l'État national, en proie à la critique de son souverainisme. La décentralisation des pouvoirs communautaires inaugure une délocalisation, sociétaire celle-là, du lieu de vie. L'éclatement de la bulle immobilière au Japon, il y a une quinzaine d'années déjà, et la récente crise des *subprimes* aux États-Unis soulignent le

déclin d'une sédentarité MÉGAPOLITAINE dont Tokyo justement était l'une des monstrueuses capitales.

En fait, si les îles, ces « confettis de l'Empire », étaient, hier, l'héritage d'un passé colonial, gageons que, demain, il en sera de même des villes, ces poussières insalubres d'un État national surpassé par les prouesses interactives d'une mondialisation de l'instantanéité où la vitesse de transmission des données et des ordres est impressionnante, les ruées cybernétiques étant, pour finir, autrement dangereuses que celles des masses de blindés.

En ce sens, le *désurbanisme* des futuristes russes du tout début du XX^e siècle indiquait bien la voie, la voie de garage du matérialisme historique, où la ville linéaire commençait la course automobile vers les confins de l'internationalisme prolétarien ; course qui se parachève, aujourd'hui, avec l'*exurbanisme* des futuristes de l'instantanéité, ce relativisme météorologique qui exclut toute localisation géopolitique, au profit exclusif d'un HYPERCENTRE sans lendemain.

Dans cette perspective du point de fuite de l'espace réel, observons que dans certaines villes de l'ex-Allemagne de l'Est, telles Leipzig, Chemnitz ou Halle, la dépopulation constante affecte

désormais les grands bâtiments publics, historiquement importants pour leur avenir patrimonial, au point que les municipalités offrent leurs locaux (sans loyers à payer) à des occupants chargés seulement de leur entretien. Et ceci, alors que les parkings couverts se remplissent sans cesse et que les gares élargissent leur emprise. La fonctionnalité ferroviaire de l'embarquement cède la place principale à des activités annexes qui les confondent de plus en plus avec l'ancien parvis ou la place du marché du vieux centre-ville, alors même que la « thrombose autoroutière globale » est devenue, selon Wolfgang Tiepense, le ministre allemand des Transports, « une hypothèse crédible » du fait de ces interminables convois de poids lourds qui encombrent et obstruent les voies d'accès de la Communauté européenne.

« Flux tendus, stock zéro » : la grande distribution des populations n'épargne donc pas plus la cité que ces entrepôts abandonnés où la *conteneurisation* de l'*emporium* s'apprête à succéder à l'*impérium* d'une époque révolue, où l'accumulation dominait l'accélération. La capitalisation de l'étendue des territoires de la géopolitique favorise en effet grandement la puissance à demeurer de l'ÊTRE-LÀ des États-nations et de leur identité, alors que c'est désormais l'ÊTRE DU

TRAJET et sa traçabilité qui s'apprêtent à l'emporter au détriment de toute localisation.

D'où ce déclin de la sédentarisation urbaine après celle des campagnes désertifiées, que masque encore la MÉTROPOLARISATION des soi-disant « villes-monde », l'externalisation des actifs des fonds souverains signalant la décadence annoncée de l'ancienne souveraineté territoriale des nations.

Pour confirmer ces propos, citons des argentiers du moment, Warren Buffet et Pete Peterson : « 70 % de la dette américaine, soit 5 300 milliards de dollars, sont détenus par des investisseurs étrangers. Cette dette ne cessant d'augmenter avec la crise, c'est à un désastre économique sans précédent qu'il faut s'attendre. » Ce dernier, débouchant demain sur d'inextricables problèmes géostratégiques de « temps de paix », entraîne déjà la Chine à des rachats massifs de terres cultivables en Afrique et ailleurs.

De fait, l'Empire du Milieu doit nourrir, aujourd'hui, près du quart de la population mondiale avec seulement 7 % des terres arables, encore amputées par l'industrialisation et l'urbanisation de quelque 8 millions d'hectares. La bulle foncière du domaine rural s'apprête donc à succéder à la bulle immobilière de l'ur-

bain qui ravageait déjà le monde entier depuis plus d'une dizaine d'années...

Après le « crépuscule des lieux » désertifiés ou bientôt inondés sur les grands deltas et les seuils côtiers, la propriété hors sol d'une sorte de néo-colonialisme semble bien d'actualité.

En 2008, par exemple, la Corée du Sud, par le truchement de Daewood Logistics (filiale agricole du géant industriel), vient de racheter la moitié des terres arables de Madagascar, soit 1,3 million d'hectares, externalisant ainsi une géographie coréenne trop étroite pour nourrir sa population autochtone et ceci, au grand dam des Malgaches dont 70 % de la population vivent au-dessous du seuil de pauvreté.

Avec la crise systémique en cours et n'ayant plus aucune confiance dans les marchés financiers où les prix sont devenus trop volatils, les pays riches s'achètent à bas coût (*low cost*) des terres lointaines, relançant le vieux slogan de l'empire colonial : ici commence ailleurs !

Avec le krach, c'est la ruée des fonds souverains sur la souveraineté territoriale des États et, puisque les prix du foncier agricole sont bas, c'est une excellente affaire qui sécurisera, demain, les futurs approvisionnements.

« Avec 50 milliards, on pourrait acheter l'Amazonie », déclarait récemment le conseiller à

l'Environnement de Gordon Brown, Johan Eliasch (P-DG de la société Skis Head), déclenchant aussitôt la hire du président brésilien. De même, dans le Nord de l'Argentine, cette fois : « Un hectare de terre ne vaut guère plus qu'un hamburger¹ ! »

Vision d'avenir de l'appétit géo-économique des nantis, comme de la voracité des multinationales du *food power*.

En guise de conclusion, un mot sur l'« insécurité du territoire » à Madagascar, cette grande île réduite à rien ou presque rien, où la clameur des populations s'amplifie, car la terre vendue, le sol natal, *c'est aussi le sol fatal du culte des morts*.

Ce culte des ancêtres que l'on respecte et dont la mémoire ne saurait disparaître avec la spoliation foncière. Posons cette question : *à quand l'obligation légale de partir en fumée pour dégager le terrain ?* Figure ultime d'un bannissement de l'histoire où le cimetière s'envoie en l'air, comme dans les camps de l'extermination...

En fait, nous assistons, impuissants, au grand naufrage du sol, de tous les sols, au profit du

1. S. Kauffmann, « À vendre pays pauvres », *Le Nouvel Observateur*, 24 décembre 2008, et « Pays à vendre », *Le Monde*, 28 février 2008.

ciel, de son état gazeux où se meuvent les ondes, les nuages et leurs tempêtes, figures météorologiques d'un corps céleste dont la solidité s'estompe dans l'illusion d'optique de la vitesse de la lumière.

Le futurisme de l'instant

Tout est régi par l'éclair.

HÉRACLITE

Au XIX^e siècle, le Progrès, c'était le *Grand Mouvement* des chemins de fer. Au XX^e siècle, c'était encore la *Grande Vitesse* du TGV et du supersonique. Au XXI^e siècle, c'est l'*Instantanéité* des télécommunications interactives de la cybernétique. Ainsi, avec l'accélération anachronique de la réalité présente, ce n'est certes pas la fin de l'historicité mais, plus essentiellement, l'émergence d'un mensonge non plus par omission, mais bien par DISSUASION de l'avenir comme du passé.

Une soudaine perte de mémoire tout autant que d'imagination quant au futur d'une trop étroite planète tellurique, encombrée non plus

tant par ses déchets – et rendue insalubre – que par ses illusions, ses grandes illusions progressistes.

Flux tendus, stock zéro : l'épuisement des ressources naturelles de la biosphère ne se mesure plus tant en matière de quantité de réserves à préserver qu'en termes de durée, de délais impartis à toute vitalité à venir. Épuisement de la biodiversité d'une part, comme de la nécessaire géodiversité des trajets d'autre part, mais surtout, et essentiellement, de cette chronodiversité d'une histoire tripartite et de ses projets dont l'habituelle chronologie n'aurait soi-disant plus cours. PASSÉ, PRÉSENT et FUTUR se contractent dans l'instant omniprésent, comme l'étendue du globe terrestre le fait de nos jours, dans l'excès de vitesse de l'accélération constante de nos déplacements et de nos télécommunications.

Quant à l'illusion INTEMPORAINE de l'historien du « présentisme » et de son tout nouveau régime d'historicité, il vient seulement parachéver celui de l'ancien régime d'une histoire événementielle qui disparaît à son tour dans l'accélération d'une réalité intempesive celle-là, qui outrepassé désormais l'accélération de l'histoire des longues durées d'une historicité générale.

En effet, après l'histoire « événementielle » des courtes durées anecdotiques qui a fait le bonheur des historiens jusqu'au XX^e siècle, est venu le temps – ou plus exactement l'absence de temps – d'une histoire « accidentelle », celle de l'instant propice, du *kairos* du temps réel de l'immédiateté et de l'ubiquité qui domine non plus seulement l'espace réel de l'étendue géophysique mais encore la durée, les longues comme les courtes durées de l'ACCIDENT DU TEMPS, d'un temps *hyper-réaliste* qui surplombe, de toutes parts, le continuum géophysique de l'activité humaine, de l'ensemble de nos activités soudain devenues proprement INTERACTIVES.

Temporalité sans durée mesurable si ce n'est en termes de millisecondes ou de nanosecondes, qui subvertit totalement la notion même de contemporanéité, au profit d'un vocable incertain, celui d'INTEMPORANÉITÉ de l'instant propice comme de son intuition bachelardienne.

Nous voici donc passés par-delà nos anciennes guerres de la mémoire et de leur devoir civique collectif, parvenus que nous sommes au seuil de la grande dissuasion chronologique et de ses si malades chroniques... attirés, semble-t-il, par une sorte d'amnésie dromologique intemporelle qui ne serait jamais que l'autre

version d'un équilibre terroriste – celui de la *terreur informatique* d'une instantanéité cybernétique qui succéderait à l'équilibre de la *terreur atomique* du siècle dernier.

Désorientation des connaissances acquises au cours des millénaires, en matière d'environnement spatial et de cycle saisonnier, *accident intégral* du savoir de l'histoire comme de sa géographie usuelle et concrète, de l'unité de lieu comme de l'unité de temps d'une séculaire historicité... C'est là, sans doute, la nouveauté fatale du drame historique de l'humanité et d'un progrès qui ne serait plus uniquement *technologique* et extraplanétaire, mais seulement « humain trop humain ». Le masochisme vis-à-vis d'un passé exécré, et qui ne passe plus, se double symétriquement, désormais, de celui d'un avenir sans aucun futur où, à défaut d'avoir peur, nous aurions, cette fois, l'espace, tout l'espace d'une minuscule planète réduite à rien (ou presque) par le progrès de nos découvertes. Le continuum de l'objet céleste dénommé « Terre » met un terme à nos ambitions « progressistes », la finitude de l'« espace réel » du globe terrestre parachevant l'ample *grandeur nature* du « temps réel » de l'immédiateté cybernétique.

*

Revenons maintenant à cette nouvelle notion d'accélération du réel qui aboutit au pied du « mur du temps ».

Immédiateté, simultanéité, instantanéité ou ubiquité, autant d'attributs de la divinité qui font échapper, chacun, aux conditions historiques de l'humanité.

*Quelle est la nature de l'excès de réel dont nous sommes si souvent les victimes consentantes ? De quel HYPER-RÉALISME s'agit-il là, sinon d'un éternel retour de l'interrogation philosophique sur les perspectives à la fois temporelles et spatiales et donc, une remise en cause de l'importance vitale de la *profondeur de champ* comme de la *profondeur de temps* du présent (contemporain) et de toute représentation ? La question récente de l'ubiquité mégaloscopique (télévisuelle) vient encore confirmer cette dimension optique de l'historicité.*

Action hier, téléaction ou « téléopération » des sondes spatiales qui explorent l'univers ; aujourd'hui, le questionnement perspectiviste de l'actualité immédiate est moins celui du Quattrocento et de son relief pictural dans l'espace réel de la perception que celui d'un relief historial dans la quatrième dimension où l'instant OMNI-

PRÉSENT succède au point de fuite. La perspective du temps réel l'emporte désormais sur l'ancienne perspective de l'espace réel qui avait si bien su conditionner la vie politique des nations dites « modernes », avec la quête, prospective celle-là, d'un incessant « progrès ».

Face aux extrémités géophysiques du monde fini, il faut mettre l'information en perspective pour comprendre, enfin, que si la Terre est devenue trop petite pour le Progrès, elle l'est également pour le profit à court terme, ainsi que le démontre aujourd'hui le krach économique.

À ce propos, écoutons l'économiste britannique Robert Skidelsky : « Seul Dieu serait en mesure de comprendre la crise financière, car seul Dieu est parfaitement informé, mais il ne spéculé pas en Bourse¹ ! » Pas plus, d'ailleurs, qu'il ne joue aux dés !

C'est toute la question de la révolution informationnelle qui succède, actuellement, à celle de l'épuisement industriel des stocks de matière première.

Ressources naturelles dont l'ampleur diminue d'autant que l'on accélère les mouvements, réduisant bientôt à rien (ou presque) l'étendue

1. *Le Monde*, 11 janvier 2009.

géographique du monde commun, tout comme les délais de l'intervalle de temps de l'action politique ; les *nano-chronologies* de l'instant propice empiétant désormais sur les longues périodes historiques.

« Celui qui sait tout n'a peur de rien », prétendait Goebbels, ce ministre de l'Information du régime nazi qui redoutait, cependant, le manque d'espace d'un *Lebensraum*, à l'origine du déclenchement de la conquête éclair du vieux continent.

Comment, dès lors, nous étonner de la récente conquête néocoloniale de ce « sixième continent » d'un espace virtuel de substitution à l'espace réel des cinq autres ? Comment aussi s'étonner de ces fonds souverains qui menacent, de toutes parts, la souveraineté territoriale des nations et font de la crise économique les prémices d'une nouvelle guerre mondiale ? Un conflit économico-logistique où l'« écologie » prendrait toute sa place idéologique – la *dissuasion civile* des populations menacées dans leur survie succédant, ici, à la *dissuasion militaire* de l'époque de la guerre froide entre les blocs Est-Ouest. L'équilibre de la terreur atomique cède ainsi la place à cette menace d'un *déséquilibre de la Terre* devant des risques écologiques majeurs, où la « guerre chaude » d'un réchauffe-

ment climatique qui fait fondre la glaciation polaire se substituera bientôt aux affres d'un conflit militaire généralisé...

En effet, si le monde est devenu soudain trop petit pour le profit, du fait de l'accélération de sa réalité objective, il faut, de toute urgence, mobiliser son repeuplement par l'inversion de la priorité immémoriale du sédentaire sur le nomade, en industrialisant l'exode, la déportation issue de cette « délocalisation », l'externalisation devenant un phénomène stratégique.

On devine mieux ainsi l'importance désastreuse, pour l'environnement humain, de cette BOMBE INFORMATIQUE qui désintègre toute grandeur nature, l'ampleur même de toute réalité commune (géographique, culturelle, historique), comme la BOMBE ATOMIQUE avait su, en son temps, désintégrer la « nature » des composants de la matière.

Produire des voyageurs en masse anonyme et non plus seulement des *voyages* comme par le passé de la révolution du transport, voilà bien le funeste projet d'une RÉVOLUTION DE L'EMPORT qui débute actuellement avec la mobilisation « globale » d'un temps de paix civile succédant aux mobilisations « générales » d'un temps de guerre déclarée, que le nouveau terrorisme vient de dissiper.

MOBILISER LES CORPS – le corps social en son entier – comme on a déjà MOBILISÉ LES ESPRITS, l'attention des populations par l'arsenal des télétechnologies du portable et de ses écrans multiples : voilà bien la raison inavouée de l'incessant accroissement de la capacité d'emport des petits comme des grands véhicules qui encombrant les plateformes logistiques (portuaires, aéroportuaires, ferroviaires) – *plateformes multimodales* d'une interconnexion des réseaux qui détruiront la ville, la cité et son centre historique, plus sûrement que l'a fait l'autoroute urbaine au siècle dernier. L'EXTERNALISATION en cours, depuis le développement de la toute dernière des « mondialisations », s'apparente à ce que fut hier l'EXTERMINATION : la conclusion logistique d'une déportation massive des peuples au sein de l'espace forclos de la « Forteresse Europe » de sinistre mémoire.

*

Temps dilaté du « futurisme » ou espace contracté du « progressisme », la vitesse n'aura été, au XX^e siècle, que la propagande d'un désastre grandissant.

Futuristes italiens ou russes, adeptes de la guerre éclair de tous les fascismes, tous auront

été les dupes du soi-disant *futurisme de l'instant* jusqu'à cette toute récente « réalité augmentée » d'un espace virtuel de substitution à l'espace réel du globe terrestre.

Mais revenons, maintenant, à la *perspective du temps réel* de l'ubiquité dont Google Earth n'est qu'un aspect parmi d'autres ; à ce relief si particulier qui affecte nos relations, non seulement subjectives et interpersonnelles, mais encore, et surtout, notre rapport au monde.

Avec l'accoutumance aux écrans multiples, la *focalisation* du champ visuel nous détourne de la perception latérale, du plein champ qui donnait son ampleur courante à l'espace réel des abords de nos activités et provoque, dès lors, une désorientation de l'être-là ; la proximité TÉLÉOBJECTIVE des appareils de transmission modifient ainsi considérablement l'appréhension du milieu ambiant dans lequel chacun évolue physiquement.

Dès lors, au relief naturel de la perspective de l'espace réel, fruit du caractère binoculaire de la vision, s'adjoint l'« effet de réel » des écrans, provoquant ainsi un second type de relief stéréoscopique où l'« objectivité » habituelle du regard et la téléobjectivité instrumentale des appareils de prise de vue se conjuguent soudain et réalisent pour notre vision ce que les graves et

les aigus de la stéréophonie provoquaient déjà pour l'audition ; le « réalisme » de l'observation à l'œil nu subissant l'impact du *stéréo-réalisme* de cette télé-réalité qui n'est jamais que l'excès de réel de la convoitise des yeux.

Ainsi, avec ce nouveau relief, ce tout dernier perspectivisme de l'instantanéité télévisuelle, l'esthétique de la disparition, trouve-t-elle son achèvement : « Vous devez tout voir, tout entendre et tout oublier », exigeait Napoléon...

Ici, le mot clé est bien ce TOUT MÉGALOSCOPIQUE d'un excès de réel où le totalitarisme n'est plus seulement stratégique et politique, mais devient celui d'une soudaine pulsion scopique qui tend à submerger la conscience du sujet, au nom du progrès de l'information, la stéréoréalité estompant désormais les aperçus du champ visuel. N'oublions pas, ici, l'adage journalistique récent : « *Slow news, no news* ».

Contemplation ou addiction ? Cet effet de champ entre une perception directe *de visu* et *in situ* et une autre, à distance et instantanée, ce grand relief à la fois stéréoscopique et stéréophonique, dû à la perspective du temps réel de l'émission-réception, va totalement bouleverser les conditions de visibilité de l'existence de chacun, ainsi que la plus ou moins grande viabilité de l'être-là, ici et maintenant,

de sa situation au sein du groupe humain comme au sein du monde ambiant où se déroulent ses activités.

Perspective de l'audition ou de la vision et, bientôt, perspective paradoxale du toucher et d'une tactilité à distance, dont les télé-opérations des sondes spatiales sont déjà le modèle exotique. Que reste-t-il, dès lors, de la proximité physique dont parlait encore Napoléon, lorsqu'il constatait qu'« en amour comme à la guerre, pour conclure, il faut venir au contact » ?

De quelle proxémie s'agit-il, avec cette perspective de l'instantanéité de l'action comme de la perception simultanée ? De ce *futurisme inhabitable* qui prétend aujourd'hui supplanter, définitivement, celui d'une histoire à venir, mais également de l'histoire *déjà vue* des courtes durées événementielles elles-mêmes dépassées, au seul profit de l'accident du Temps présent ? Ou de ce « futur prochain de l'instant en instance sur le point de devenir passé immédiat », dont nous parlait Jankélévitch, à propos du collapsus de l'infinitésimale de la trame du temps, pour un homme soudain devenu l'« ange de l'instant »¹ ?

1. Vladimir Jankélévitch, *Le Sérieux et l'Intention*, Flammarion, 1983.

De fait, l'addiction, la dépendance compulsive à Internet et à ses si nombreux moteurs de recherche, est une première réponse à l'origine de cet effet de réel où l'interactivité amène déjà certains fidèles à quitter leur environnement concret, à vider les lieux d'une vitalité organique et sociale, voire à abandonner toute alimentation régulière, toute hygiène de vie, pour cette perspective virtuelle plein cadre où l'individu, littéralement possédé par ses écrans, met en péril sa santé mentale par l'accoutumance aux hallucinations d'un pseudo-relief qui l'emporte sur l'ampleur grandeur nature de toute réalité physique.

C'est cela, finalement, cette « accélération du réel » qui conditionne aujourd'hui non seulement l'histoire d'un nouveau siècle impitoyable, mais l'instant, chaque instant passé, au bénéfice d'un instant moins présent qu'omniprésent, dans un monde amoindri et moins « contemporain » d'une quelconque histoire de la modernité qu'*intemporain* où la Terre, déjà trop petite pour le Progrès et le profit à court terme, devient tout à coup trop étroite pour nos projets futurs, *la dilatation de l'instant effaçant tout autant l'origine que la fin*, la finitude géophysique de l'astre des vivants. La vie devant soi, certes, mais le monde, le monde devant soi, la BIOSPHERE comme unique *objectum*, c'est quoi ?

Et c'est cela, finalement, ce GLOBALITARISME dont on parle tant à propos d'un « Marché unique », où la MÉGALOSCOPIE de l'ubiquité entraîne, avec l'accoutumance progressiste, l'excès d'un mensonge par dissuasion du passé et de l'avenir, comme de toute réalité objective, au seul avantage d'une illusion virtuelle qui succéderait, dit-on, à la grandeur nature d'une planète Terre « écoscopique », réduite à rien ou presque, minuscule objet céleste insalubre dont traiterait l'écologie politique des nations menacées...

Un monde pour peu de temps encore, *devant soi*, porté par l'illusion stroboscopique de l'accélération du temps réel et de sa tyrannie progressiste, en attendant de l'avoir très bientôt *derrière soi*, dans le dos, avec l'exotisme du malheur d'une vie extrémophile dont l'exobiologie, avec sa bombe génétique (troisième du genre), deviendrait le moyen privilégié.

*

Récemment, on pouvait lire cette phrase d'un auteur dont on taira le nom : « La promesse suprême est à notre portée : que plus rien n'arrive nulle part, jamais que nous ne l'ayons décidé et qu'enfin l'homme révèle le dieu qui est en lui. »

Avec cette déclaration de principe, moins révélatrice du futurisme de l'instant que « révélationnaire » du délire ambiant, l'ingénierie totalitaire découvre son programme, mettant à bas, après le Mur de Berlin et celui de Wall Street, le Mur du Hasard ; en attendant le logiciel suprême d'un « Grand Ordinateur » destiné à produire le Monde du Grand Objet céleste, la TERRA-FORMATION écologique d'une GÉO-INGÉNIERIE trouvant ici-bas son terrain d'exercice, avant d'aller plus tard coloniser les exoplanètes du système solaire.

Ainsi, au demi-angélisme de l'ange de l'instant annoncé par le philosophe du presque rien, succéderait le culte solaire de l'ubiquité et de la simultanéité pour un illuminisme transhistorique que le *cosmisme* des derniers temps de l'Union soviétique avait préfiguré et que le *cosmothéisme* reproduit aujourd'hui, au nom d'un *lebensraum* renouvelé, ou plus exactement d'un *lebenszeit* qui ferait fi du hasard au nom de la nécessité écosystémique des procédures d'un salut cybernétique où l'*Ange du Bizarre* d'un Edgar Poe prendrait une figure posthumaine, pour un New Age enfin advenu !

Observons d'ailleurs qu'au Canada, le 23 septembre 2008, l'organisation Global Foot Print Network déclarait que c'était là le *global over-*

shot day – le jour du dépassement – puisque entre janvier et septembre 2008 l'humanité avait consommé l'intégralité des ressources que la nature peut produire en un an.

Ce funeste calendrier, destiné à frapper des esprits déjà anxieux, a de fait été inventé par les auteurs du concept d'*empreinte écologique* dans la foulée du Sommet de la Terre de 1992, où William Rees et Mathias Wacker Nagel ont mis au point la mesure de l'impact des activités de l'homme sur les écosystèmes, en quantifiant les surfaces biologiquement productives de la Terre. Le Global Footprint Network permet ainsi de quantifier, à son tour, l'évolution de la consommation des ressources naturelles dans le temps... le temps qui reste évidemment, avant sa mise en abyme.

On le remarque donc une nouvelle fois : depuis que la planète Terre est devenue, semble-t-il, trop petite pour le Progrès et, pour tout dire, insalubre, on est tellement pressé de toutes parts que l'on a non seulement plus le temps d'avoir peur mais plus d'avenir pour nos projets... Et ne reste alors que l'espace, tout l'espace tragi-cosmique d'un univers en expansion accélérée vers le BIG-CRUNCH, la fin des temps comme de l'histoire cosmologique !

La voilà donc, cette DROMOSPHERE d'accélé-

ration excentrique qui domine l'histoire de nos si faibles pouvoirs (politique, économique), remettant en cause, avec la grandeur de puissance du Progrès, la nature même d'un monde désormais forclos et de cette biosphère, unique en son genre, comme le soupçonnent déjà certains astrophysiciens.

Avec cette conception absurde d'un temps sans avenir et sans passé dignes de ce nom, l'écologie du chronotope humain devient celle d'un manque, de la rareté des ressources non seulement substantielles mais aussi *distancielles*, en matière de durée, de ce temps autrefois présent et aujourd'hui disqualifié par la brièveté même de l'« accident des connaissances » dont le krach boursier reste la caricature la plus ressemblante.

À ce sujet, la querelle des historiens contemporains, à propos de la criminalisation rétrospective de l'histoire, n'est jamais que la conséquence panique de cet interdit qui frappe aujourd'hui l'avenir, le futur de l'ensemble de nos espérances progressistes.

On pourrait même ajouter que le laïcisme actif de l'histoire évoqué précédemment, qui tend à édifier avec le mono-athéisme une sorte de double stéréoscopique du monothéisme, n'est jamais que la poursuite, par d'autres moyens,

de cette *interdiction de penser toute transcendance*, perspective ou prospective, physique ou métaphysique. Le nihilisme de l'État suicidaire, inauguré au XX^e siècle, poursuit ses ravages par-delà l'équilibre de la terreur d'une destruction mutuelle assurée, par-delà la chute successive des trois Murs...

En effet, si l'historien a perdu son rôle de « prophète laïque » de la « guerre du temps », il a été remplacé par le journaliste, le documentaliste et l'homme des mass media et bientôt même, si nous n'y prenons pas garde, par le législateur, le juge de l'impensable !

« Magistrat du passé » comme le souhaitait Michelet, précise Pierre Nora : « On voudrait aujourd'hui faire jouer à l'historien le rôle de magistrat du présent¹. » Malheureusement, nous venons de le voir, le PRÉSENT ne passe pas plus désormais que le PASSÉ, entraîné à disparaître *ex abrupto* dans l'instant propice d'un accident à répétition, pour une historicité bientôt aussi automatique que celle de la boîte de vitesses de nos derniers véhicules, forme supérieure d'un *coup d'éclat médiatique* qui tendrait, cette fois, à éteindre définitivement le théâtre de l'histoire au profit de son « cinéma d'actualité ».

1. *Le Nouvel Observateur*, 9 octobre 2008.

*

« Inquiets des risques d'une moralisation rétrospective de l'histoire et d'une censure intellectuelle, nous en appelons à la mobilisation des historiens européens et à la sagesse des politiques. L'histoire ne doit pas être l'esclave de l'actualité. [...] Dans un État libre, il n'appartient à aucune autorité politique de définir la vérité historique. » Ainsi débute l'*Appel de Blois* de l'an 2008, cette exigence d'une « liberté pour l'histoire » qui a provoqué le regroupement d'un millier d'historiens derrière René Rémond et Pierre Nora, mettant en cause non seulement l'Histoire avec un grand H, mais l'historicité contemporaine de la révolution de l'information.

D'une information instantanée qui bouleverse le chronotope de notre vie quotidienne à l'avantage inaperçu, semble-t-il, d'un CHRONOTYPE d'accélération du temps historique où l'instant domine désormais toute durée.

D'où cette agression caractérisée contre la mémoire et l'*activisme mémoriel* qui n'est finalement rien d'autre que le déclenchement – économique et politique – de la première *Guerre du Temps* d'un monde en proie à sa finalisation spatiotemporelle accélérée.

C'est bien là l'un des aspects méconnus de la mondialisation d'un TEMPS RÉEL qui subvertit non seulement l'ESPACE RÉEL de la géographie du globe, mais aussi bien notre rapport au temps réellement *présent*, puisque nous le savons d'expérience : « Ce sont toujours des interrogations sur le présent qui font qu'on interroge le passé¹. »

Vitesse et politique du régime d'historicité... La révolution de l'information et sa *time bomb* ne sont jamais que l'austère révélation de la finitude d'un tempo historique et de sa tripartite chronologie.

D'où, actuellement, cette accélération soudaine de la réalité commune et cet « excès de réel » qui subvertissent notre histoire passée, mais tout autant l'histoire contemporaine d'un présent rendu inerte et sans conséquence, devant ce CHRONOTYPE d'une instantanéité qui nous fait échapper au CHRONOTOPE géo-historique de l'activité courante.

En effet, comment ne pas deviner, à défaut de comprendre, que le krach de l'an 2007, qui se poursuit sans relâche aujourd'hui, n'est absolument pas analogue à celui de 1929, mais

1. Jean-Pierre Rioux, dans *Le Nouvel Observateur*, 9 octobre 2008.

plutôt à celui de 1987 qui avait suivi de peu l'installation du PROGRAM TRADING, c'est-à-dire l'interconnexion instantanée des bourses que les Anglo-Saxons dénommèrent d'ailleurs le BIG BANG...

Perte de mémoire ? Amnésie généralisée ou quoi encore ? Sans reparler du krach asiatique de 1997 ou de l'explosion en vol de la bulle Internet, comment nier, aujourd'hui, les « excès de réel » de ces modèles, de ces programmes mathématiques et numériques qui façonnent non seulement le paysage audiovisuel de l'actualité, mais aussi l'espace-temps d'un marché unique où le modèle brownien des processus aléatoires fait soigneusement l'impasse sur l'excès d'un HASARD OBJECTIF, ne prenant en compte que le HASARD TÉLÉOBJECTIF des appareils de prises de vue d'un marché définitivement global, où la moyenne statistique l'emporte toujours sur l'accident intempestif, les ruptures de continuité de l'histoire présente, l'automatisation forcenée de la gestion des cours et des valeurs de la Bourse ne tenant pratiquement aucun compte du caractère accidentel d'une historicité dont le tempo n'est plus, comme naguère, celui de l'événement marquant ?

Écoutons ici Nicole El Karoui, responsable du cours de master « Probabilité et finance », à

l'Université Pierre et Marie Curie : « Il faudrait créer des systèmes d'alerte avant d'édicter de nouvelles règles. Il faudrait créer un baromètre des activités financières qui nous prévienne de la surchauffe¹. »

Réchauffement climatique d'une part, surchauffe économique d'autre part : décidément, l'anticipation du désastre se généralise au point que nous devrions bientôt installer la météopolitique en lieu et place d'une géopolitique décidément trop « terre à terre » ; le futurisme intemporel s'appêtant à submerger, demain, les rivages séculaires de l'histoire générale !

« Je suis parti de rien mais, pour l'instant, je n'ai rien perdu », ironisait Michaël Davis, au moment où se réunissaient, à Washington, les membres du G 7 pour tenter d'éviter le « choc systémique » du krach américain et, cela, alors même que ce système qui engendre justement le chaos, la répétition des crises en série, pourrait bien déboucher demain sur *la guerre économique de tous contre tous*, troisième guerre mondiale d'un genre nouveau.

1. *Le Monde*, 2 octobre 2008.

En fait, il faudrait maintenant revoir d'urgence la nature même d'un système panique entre tous. Changer sinon le TURBO-CAPITALISME du marché unique, du moins son logiciel.

Abandonner ce logicisme fatal qui fait l'impasse, depuis si longtemps, sur l'aspect psychologique de nos comportements, de notre rationalité objective et nous conduit à une perte de confiance définitive, non seulement dans le passé de nos croyances (philosophiques, religieuses, etc.), mais également dans notre quotidien, si nous ne voulons pas demain désespérer d'un avenir sans futur.

Une question est désormais récurrente aujourd'hui : l'économie politique de la richesse des nations peut-elle rester longtemps encore en MODE AUTOMATIQUE comme c'est le cas depuis le krach de 1987 ? Ce fameux BIG BANG des marchés de la fin de la décennie 1980 qui nous a menés en droite ligne au BIG CRUNCH du crédit et de la confiance des opérateurs que nous connaissons actuellement.

Écoutons les experts : « Alors que les banques inscrivent pour chacune de leurs valeurs le prix du marché selon la norme comptable IFR, il s'agirait de substituer à ces valeurs les *prix historiques d'acquisition*, ce qui ne serait rien d'autre

que le retour à la comptabilité traditionnelle abandonnée sans aucune prudence il y a déjà cinq ans¹. »

De son côté, Immanuel Wallerstein, sociologue et disciple de Fernand Braudel, déclarait à l'automne 2008 : « Le capitalisme ne parvient plus à faire SYSTÈME au sens où l'entend le physicien et chimiste Ilya Prigogine. Quand un système biologique, chimique ou social dévie trop et surtout trop souvent de sa situation de stabilité et ne parvient plus à retrouver l'équilibre, l'on assiste à sa bifurcation. La situation devient alors chaotique, incontrôlable pour les forces qui la dominaient jusqu'alors². »

MÉTASTABLES, les systèmes ouverts se renouvellent toujours, mais, par contre, le système clos, FORCLOS, s'effondre sur lui-même et implose. C'est le cas aujourd'hui de l'économie-monde. La grandeur de puissance cède alors la place à la grandeur de pauvreté.

Si la Terre est devenue trop petite pour le Progrès, elle l'est également pour le profit inconsidéré du court terme et, en ce sens, Immanuel

1. Marc de Scitivaux, « Plan Paulson : les raisons d'un retard à l'allumage », *Le Journal du dimanche*, 12 octobre 2008.

2. « Le capitalisme touche à sa fin », *Le Monde*, 12 octobre 2008.

Wallerstein a raison d'annoncer que « le capitalisme touche à sa fin et que les possibilités d'accumulation réelle du système ont atteint leurs limites ». Mais il inverse, semble-t-il, le mouvement en cours, car c'est la fin, la finitude, qui touche le turbo-capitalisme du marché unique.

La fin des quantités et des stocks de toute nature atteint désormais de plein fouet une économie-monde tendue à l'extrême, entre les flux d'une incessante accélération et le niveau zéro des stocks disponibles qui favorisaient, depuis toujours, l'appât du gain des puissants, tout comme l'ampleur géographique des continents attirait les conquérants coloniaux.

« Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? » Autrement dit, s'il perd son âme, son *anima*, dans l'inertie d'un monde acquis ? Et c'est bien le cas d'un *marché unique* où tout se joue désormais dans l'instant réel d'une globalisation où l'excès de vitesse des flux tendus du profit domine l'excès de richesse des stocks volatilisés de l'*économie-monde* chère à Braudel, qui devra bientôt céder la place à l'*écologie-monde* d'un nouveau type de restrictions...

Toujours selon Braudel, habilement repris par certains économistes, « depuis le XIII^e siècle, le capitalisme agirait un peu comme un moteur

à explosion qui, à chaque difficulté, de crise en crise, se serait amélioré ». Peut-être, mais si le XX^e siècle a innové le moteur à réaction, le XXI^e s'apprête, semble-t-il, à inventer l'art d'un *moteur à implosion*, le TROU NOIR si ardemment recherché par nos physiciens en quête d'une énergie manquante, symbolisant parfaitement ce renversement d'un projet contre-nature qui permettrait, enfin, de départager matière et anti-matière !

*

Étrangement, nul ne juge aujourd'hui nécessaire de reconsidérer notre rapport au temps. En particulier, nul n'analyse les conséquences de l'*invraisemblable long terme* d'un « progrès énergétique » où la durée des effets nocifs du nucléaire, par exemple, se compte en centaines, voire en milliers d'années. De même, l'on se réjouit bruyamment de l'économie du temps de calcul que procure l'ordinateur. En physique comme en biologie par exemple, pour le décodage du génome humain, ce sont des milliers d'heures de chercheurs expérimentés qui sont remplacées par des logiciels hyperactifs, à l'instar de ceux des traders qui traquent les profits, avec les risques toxiques que l'on sait...

Nanomètre, nanoseconde ou encore picoseconde, avec les nanotechnologies, c'est la question fatale des NANOCHRONOLOGIES qui se pose.

Passé, présent, futur : encore une fois, que reste-t-il des longues durées de l'histoire ou des courtes durées de l'événement devant l'absence de durée de l'instantanéité, sinon l'ébauche d'une histoire accidentelle et d'une historicité purement anecdotique ?

Infiniment grand de l'historicité, infiniment petit de l'instantanéité, la question qui s'impose à nous est donc, aujourd'hui, celle d'une histoire de l'accident du temps et d'une temporalité classique, non seulement celle des durées « astronomiques » des dégâts du Progrès, mais, surtout, de l'absence de durée de nos diverses activités et, plus encore, de l'interactivité de relations humaines bientôt synchronisées.

À défaut d'une improbable fin de l'histoire, ce serait sans doute là le signe de l'extinction prochaine non pas de l'espèce humaine mais bien de la CHRONO-DIVERSITÉ de la vie sensible. Phénomène panique que les futuristes du siècle dernier avaient espéré. Écoutons, par exemple, Marinetti, en 1913 : « Les hommes ont successivement acquis le sentiment de la MAISON, le sentiment du QUARTIER dans lequel ils vivent,

le sentiment de la ZONE géographique, le sentiment du CONTINENT. Ils possèdent, aujourd'hui, le sens du monde et n'ont pas besoin de connaître ce que faisaient leurs ancêtres, mais de savoir ce que font tous leurs contemporains. [...] Besoin de se sentir à la fois centre, juge et moteur de tout l'infini exploré et inexploré. D'où ce désir angoissant de déterminer à chaque instant nos rapports à l'humanité¹. »

Ainsi, la « Grande Guerre » n'est plus seulement l'*hygiène du Monde*, comme l'annonçait Marinetti dès 1915, elle est déjà l'*hygiène du Temps*, d'un temps qui vient au détriment d'un passé qu'il convient d'oublier ; GUERRE DU TEMPS plus que de l'espace mondial, et dont la BLITZKRIEG de la *vitesse de libération* sera en fait la propagande, pour une émancipation extra-terrestre et exobiologique dont la conquête spatiale de « l'équilibre de la terreur atomique » entre les blocs Est-Ouest signalera la démesure, l'HUBRIS d'une historicité sans durée véritable.

1. Marinetti, « Imagination sans fils et les mots en liberté », cité par Maurizio Serra, *Marinetti et révolution futuriste*, L'Herne, 2008.

Table

Stop-Eject	11
L'outre-ville.....	37
Le futurisme de l'instant.....	69

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN AVRIL 2009.
NUMÉRO D'IMPRESSION : 73472.
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2009.
NUMÉRO D'ÉDITION : 895.

Code Sodis : S 20 868 1

Imprimé en France